

Michel CAZENAVE

à la rencontre de...

Carl Gustav Jung



« Par hasard - de cette sorte de hasard plein de sens qu'il a appelé une **synchronicité**, Jung m'a sauvé la vie quand j'avais à peine 22 ans. D'où une indéfectible fidélité de ma part, qui s'est ensuite redoublée de tout mon intérêt pour **les mythologies**, pour **le symbolisme**, pour **l'histoire et la signification profonde de toutes les expériences religieuses** que Jung me permettait de prendre au sérieux sans tomber pour autant dans des systèmes délirants comme il arrive trop souvent.

En fait, il s'agissait de **dépasser les frontières de la raison** après les avoir reconnues, non pas de nier la raison en tant que telle, au contraire. Bref, comment s'ouvrir à ce que nous dénommons **l'irrationnel** tout en gardant ce que l'on appelait autrefois le « **bon bout de la raison** », comment penser à partir de son expérience intérieure sans tomber dans une pensée abstraite ou dans un primat de l'émotion qui peut être aussi la porte ouverte à toutes les dérives sans l'existence d'un garde-fou ? »

Ayant dirigé la **traduction française des œuvres de Jung**, Michel Cazenave était évidemment à même de nous présenter l'œuvre d'un des grands maîtres de la **psychologie des profondeurs**. C'est un essai engagé qui lève les mécompréhensions et dénonce les erreurs, afin de nous introduire immédiatement au cœur du sujet. Il nous montre comment l'œuvre de Jung est directement en prise avec **l'existence** et la quête inlassable, souvent inquiète, de **soi**. Car si Jung nous aide à penser **les chemins de l'esprit**, il aide, plus fondamentalement, à trouver ceux **d'une vie authentique**.

*Né en juin 1942 à Toulouse, Michel Cazenave a été reçu en 1964 à l'ENS-Ulm (Lettres) et a publié en 1994 un « Jung, l'expérience intérieure » (Ed. du Rocher). Collaborateur à France Culture de 1977 à 2009, il est depuis 1982 directeur de la traduction française des **Gesammelte Werke** de Jung.*

PIKTOS
GROUPE EDITORIAL
www.piktos.fr

15 €



9 782848 981536

Carl Gustav Jung

MICHEL CAZENAVE
à la rencontre de...



Michel CAZENAVE

à la rencontre de...

Carl Gustav Jung



« Devenir soi n'est pas
seulement un problème
spirituel, c'est le problème
de la vie en général »

OXUS
Littérature

COLLECTION « À LA RENCONTRE DE... »

“ Parce que l'essentiel
doit être vivant ! ”

Avant-propos de l'Éditeur

La collection « *À la rencontre de...* » a pour ambition d'entrer dans les œuvres des grandes figures de l'art et de la pensée, dans une perspective pédagogique et vivante. Pour cela, nous faisons appel à des auteurs ayant un rapport personnel à leurs œuvres, dont la fréquentation patiente et amoureuse, souvent de toute une vie, ouvre des perspectives authentiques. Avant d'être des spécialistes de la question, les auteurs de « *À la rencontre de...* » ont été touchés profondément par une œuvre, et forts de cette rencontre décisive, ils en sont les meilleurs passeurs. Nous découvrons ainsi ces grandes personnalités comme nous ne les connaissions pas : des hommes qui sont nos contemporains, suscitant de nouvelles façons de penser, de sentir et de vivre.

L'esprit de la collection « *À la rencontre de...* » pourrait se résumer ainsi :

Des livres courts et vifs pour avoir l'essentiel d'un grand auteur ; des regards engagés pour une lecture qui nous éclaire, nous éveille et nous enchante.

Alexis Lavis

À la rencontre de...

Carl Gustav JUNG

par

MICHEL CAZENAVE

Un ouvrage paru
sous la direction d'Alexis Lavis

OXUS
Littérature

Comme je me souviens de son immense éclat de rire lorsque je lui avais raconté que, un mois d'août, comme ma femme et moi avions accueilli en vacances une amie « écolo » qui n'avait jamais connu que les immeubles de la capitale, nous n'étions pas arrivés à ce qu'elle acceptât de caresser un âne, tant elle avait peur qu'il la mordît – tant elle avait tout uniment peur de quoi que ce fût qui était un tantinet naturel.

Alors, qu'eût-il dit aujourd'hui, même s'il savait, et il le disait assez souvent, que la Terre, comme toute « déesse », n'est pas spécialement tendre, et que, d'un coup de reins ou d'épaule, elle peut aussi bien détruire des milliers et des milliers de vies ?

Comme le disait Jung, en effet, et j'ai mis longtemps à comprendre que c'était exactement à cela que j'étais sans cesse renvoyé, le monde est bien d'une merveilleuse beauté à la fois qu'il peut se révéler sous les dehors les plus terrifiants qui soient pour nous...

Ce qui n'empêche en rien de le respecter et même, peut-être, de le vénérer dans ses ressorts les plus secrets, mais sans se faire trop d'illusions, et en sachant que ce n'est pas en trahissant notre origine que nous pouvons légitimement nous diriger vers notre but ultime.

Chapitre VI

Avec Jung et Henry Corbin

Avais-je pourtant, derechef, compris Jung jusqu'au bout de ce dont j'étais capable ?

Certainement pas – même si, à écouter Pierre Solié, j'avais fait des pas de géant.

Et ce fut Henry Corbin, ce génial « spécialiste » de la philosophie et de la mystique musulmanes, qui me fit accomplir le restant du chemin – sans le savoir de son vivant, puis par l'étude approfondie de ses textes et de sa pensée lorsqu'il nous eut trop tôt quittés.

Je le rencontrai un soir à dîner chez Yves Jaigu, ce directeur de France Culture comme on n'en a plus jamais fait par la suite.

Pour en préparer l'entrevue, j'avais lu la *Réponse à Job* de Jung, dont on m'avait charitablement prévenu que Corbin avait écrit la postface dans sa version française.

Et comment entendre celle-ci, si l'on devait ignorer ce qu'elle était censée couronner ?

Ce fut dans cette postface que je découvris la notion de transconscient que j'eus vite fait de m'approprier, de même que je ne pus que relever ce passage où, parlant de l'inconscient « collectif » comme à l'origine de tout ce qui se représente dans notre âme, il notait que, s'il s'agissait de la préhistoire de la psyché, c'était une préhistoire qui advenait sans cesse ; c'était une préhistoire que l'on ne

pouvait sous aucun prétexte reléguer dans une « anté-histoire » de ce que nous sommes ; c'était une préhistoire qui était à la lettre « transhistorique », comme (mais le « comme » est de trop) toujours présente en nous et toujours prête à se manifester.

À quel point l'idée me frappa, et eut le don d'éclairer beaucoup de mes interrogations !

Dans la simultanéité des temps qui était ainsi sous-entendue, je trouvais le sens de ce qui m'était apparu comme une énigme chez ce philosophe que je n'ai jamais cessé de fréquenter assidûment, et dont je savais que Jung, pour sa part, l'avait lu et commenté avec passion, c'est-à-dire Frédéric Nietzsche – qui n'avait pas craint d'écrire dans son *Zarathoustra*, au courant de « L'Autre chant de la danse » : « Ô mon âme, je t'ai appris à dire "aujourd'hui" comme "autrefois" et "jadis"... » – et qui avait encore développé cette intuition, en la menant jusqu'à son terme, dans ses considérations sur « Les Poètes » (Je cite encore de mémoire, mais des années et des années plus tard, je pense que l'empreinte a été assez forte pour que je n'éprouve pas le besoin d'aller contrôler, et je suis à peu près certain que la citation est quasiment exacte au mot près) : « Je suis d'hier et d'aujourd'hui – mais une partie de moi appartient aussi à demain, à après-demain et à toujours. »

N'avais-je pas là la racine de la synchronicité ? L'« explication », sous les auspices de Saturne, de ce que j'avais vécu autrefois ? La lumière enfin faite sur cette phrase de Jung qui me demeurait si énigmatique – selon

laquelle la « totalité » de l'être humain (je mets ce mot de « totalité » entre guillemets, car il s'agit beaucoup plus dans le texte allemand de ce que nous devrions nommer une « entièreté », une totalité spirituelle qui reste impossible à réaliser dans notre vie quotidienne – intotalisable qu'elle y est de fait puisque, jusqu'à preuve du contraire, nous ne sommes pas faits d'infini : et Plotin, me semble-t-il, si souvent l'inspirateur du psychiatre de Zürich, a parfaitement montré que si le Tout est vraiment le Tout, il ne peut souffrir d'aucun manque, il ne peut être réellement qu'un « infini actuel »), cette phrase selon laquelle, donc, la « totalité » de l'être humain n'est jamais réalisée que dans l'instant – cet instant, ajoute Jung, que Faust rechercha toute sa vie ?

On s'aperçoit comme nous sommes proches, ici, du *satori* du zen ou de l'illumination selon le bouddhisme de la Terre Pure. Mais tout autant des Pères grecs de l'Église, ou de nombre de proférations des mystiques musulmans (tous soufis, il est vrai, qu'ils relèvent par ailleurs du sunnisme, ou de l'une de ces branches du chiisme que Corbin connaissait si admirablement).

Dans ces quelques mots de Corbin, je comprenais enfin réellement ce que Jung entendait par « archétype » – cet archétype que, par-delà le *typos*, c'est-à-dire l'empreinte, on doit d'abord ramener à sa racine grecque, à cette *archè* qui est d'abord un principe ; qui, en tant que principe, se retrouve à l'origine des choses, à leur surgissement dans notre monde ; et qui, en tant qu'origine, marque forcément le commencement d'une

histoire : emboîtement logique, et quasi nécessaire, des notions – à condition de prendre garde, ce qui est essentiel en toute psychologie qui se veut un tant soit peu profonde, que, si nous dépendons d'un principe (ce qui est premier selon son étymologie), si nous dépendons de ce fait de son apparition dans nos existences – autrement dit, si nous sommes redevables au commencement qu'il inaugure par son jaillissement –, nous risquons tout autant, si nous n'y prenons pas garde, de devenir ses prisonniers, parce que nous risquons désormais de nous retrouver sous son empire. Reprenant une expression d'Isocrate, n'est-ce point Aristote qui écrit de la sorte à propos de la Ligue athénienne qui marqua la suprématie de la cité d'Érichthonios sur une grande partie de la Grèce ancienne : *Archè archè kakou*, ce qui signifiait au juste : « L'empire (fut) le début du mal » ?

Mais on lit aussi bien dès les premiers mots de l'Évangile de Jean : *En archèn...* – que nous avons pris l'habitude de voir traduit par « Au commencement... », alors que la leçon « Au principe » se révèle tellement plus riche, renvoyant à cette « éternité », à ce « hors-temps » du divin qui est sans cesse en passe de faire irruption dans l'histoire humaine et qui, de toute manière, la surplombe de son autre mode d'« être », au-delà de tout être et de tout non-être comme nous les entendons à l'accoutumée...

Du coup, si l'archétype indique une réalité d'un ordre principiel, avant toute temporalité dévoyée, comme Corbin avait raison de pointer qu'il est sans cesse en

position d'advenir et de « court-circuiter » la conception que nous nourrissons de notre temps ordinaire !

Peut-être, d'ailleurs, la meilleure définition que l'on pourrait donner de sa « méta-temporalité » est-elle encore celle que donne Basile de Césarée dans son *Traité du Saint-Esprit* : « Il est venu et il vient, il vient et il viendra » – pour marquer sa constante créativité, sa perpétuelle advenue, et sa contemporanéité à tous les moments de notre temps sagittal. *hierarchie*

Je dois à la plus stricte vérité de reconnaître que, autour des merveilleuses pommes de terre à la vapeur que nous avait cuisinées Mme Jaigu, je n'osai entreprendre le philosophe sur ces points délicats qu'il m'avait fait découvrir. Seulement, voilà. Sous son impulsion, la conversation en vint tout naturellement à aborder de tels sujets, et j'eus au moins la satisfaction de constater que je ne l'avais pas si mal compris.

De même qu'il parla de la puissance prophétique de certains rêves, se référant à l'islam et à la tradition judaïque telle qu'on en trouve de nombreux témoignages dans la Bible (pensons seulement au rêve de Jacob, et à ces anges qui montent et qui descendent l'échelle quasi mystique qu'il y aperçoit ainsi) – et je ne pus m'empêcher de me rappeler comment Jung parlait de certains « grands » rêves comme de « *somnia a Deo missa* : des rêves envoyés par Dieu », où les temps, souvent, se télescopent, et où, à proprement parler, on devrait déclarer que le temps n'existe plus à la façon que nous

avons de l'appréhender d'habitude, parce que ce sont les principes transcendants (archétypiques si l'on veut) qui se manifestent en lui et le dépassent « de toutes parts ».

Là-dessus, je me souviens comme je me rappelai tout à coup la notion de *Dreamtime* telle qu'elle avait été établie à la fin du XIX^e siècle, à propos des Aborigènes d'Australie, par ces extraordinaires anthropologues qu'avaient été en leur temps Baldwin Spencer et Frank Gillen, dans leur ouvrage *The Native Tribes of Central Australia* – cet ouvrage qui avait marqué aussi bien la psychanalyse naissante par le biais de Sigmund Freud, que la sociologie française en la personne d'Émile Durkheim – et que j'avais dû aller lire dans sa langue d'origine dans une bibliothèque universitaire.

À cela près que ce « Temps du rêve », je l'entendais précisément selon l'éclairage que Henry Corbin me procurait sur Jung, autrement dit comme un temps qui ne cessait de se recréer, qui se déroulait dans une nouveauté perpétuelle et radicale, par la révélation sans arrêt renouvelée d'un passé ancestral, et très clairement mythique, qui se réinventait de songe en songe.

Aussi, dois-je l'avouer, quelle ne fut pas ma surprise, mais quelle ne fut pas aussi ma joie d'apprendre, des années plus tard (et assez récemment, il est vrai), que cette expression de *Dreamtime* avait été remplacée par celle de *Dreaming* où se fait jour cette idée que ce qu'ont fait les ancêtres est toujours vivant et continue de se développer dans une dynamique dont il n'est pas question

Temporalité du rêve
est une cohérence

qu'elle puisse s'arrêter, ou que l'on puisse la stopper de quelque manière que ce soit !

Comme l'écrit William Stanner dans une contribution à un ouvrage collectif paru en Australie sur ce thème : « Quoique le *Dreaming*³ renvoie à la conception d'un temps sacré, lointain dans le temps et plus ou moins sans détermination précise, ce temps, pourtant, en un certain sens, relève toujours du présent. Il est impossible de fixer le *Dreaming* dans un temps quelconque : il était, et il est de tout moment. »

Comment mieux exprimer ce que j'avais ressenti et ce que j'avais obscurément subodoré ?

Aussi, je ne ressentis aucun étonnement lorsque Henry Corbin tint à établir sans ambiguïté la distinction qu'il opérait entre ce qui relevait du spirituel ou du métaphysique, et ce qui relevait du proprement psychologique (des années après sa disparition, Stella Corbin, son épouse, devait me montrer une de ses notes manuscrites où, rapportant une discussion qu'il avait eue avec Jung – toujours à Ascona ! – il se « plaignait » de ce que Jung avait entendu psychologiquement le discours qu'il lui tenait, et qui était d'abord philosophique) : cette distinction me paraissait absolument évidente, et je savais comme Jung n'avait eu de cesse de combattre toute réduction au psychique qui s'exprime si souvent par les termes « ce n'est que... » – jusqu'à ce que, à la fin ou presque de sa vie, commentant les textes de Gerhard Dorn, le grand élève de Paracelse, il fit un sort à ce que

³ « La puissance de rêver », traduction très partielle et maladroite, j'en ai parfaitement conscience.

ce dernier caractérise comme l'union de l'âme et de l'esprit, ce qui suppose évidemment que ces deux instances aient été d'abord différenciées.

D'ailleurs, ne parle-t-il pas à de nombreuses reprises de la méconnaissance par l'esprit moderne des expériences spirituelles intimes, de la tendance que nous avons à les ranger comme spontanément dans le registre psychiatrique – et du fait qu'on ne s'en débarrasse pas pour autant, « pas plus qu'on ne les explique », comme la paresse de notre intelligence voudrait nous le faire croire ?

Je l'admets : il lui a fallu sans doute des années et des années pour échapper à l'« esprit de son temps » (le fameux *Zeitgeist*) et, sur le fond, se mettre d'accord avec lui-même. Il me semble qu'il a pourtant fini par le faire, et que c'est de toute façon notre privilège, à nous qui venons derrière lui, de le reprendre, de le retravailler, de poursuivre ses recherches en les menant beaucoup plus loin à partir de ce qu'il a déblayé, et de mettre parfois de l'ordre, ou de proposer de nouvelles lectures là où il s'était aventuré en éclaircur.

Restait cependant une question : si le Soi (*l'imago Dei*) n'est qu'en partie de nature psychique, et qu'il renvoie d'abord à ce « divin » au-delà de toute connaissance possible dont il n'est que la manifestation du « visage » dans ce que nous sommes tenus de vivre, en accord avec ce que les grands néoplatoniciens, de Plotin à Damascius, puis de Scot Érigène à Nicolas de Cuse dans la chrétienté, en passant par Maître Eckhart

et Johannes Tauler, et en poursuivant jusqu'à Jakob Boehme et son *Mysterium magnum* dans la veine luthérienne, ou à Angelus Silesius sur le versant catholique, n'ont jamais cessé de dire, ne fallait-il pas admettre en fin de compte que, contrairement à ce que nous aimerions si spontanément être notre vérité essentielle, notre moi n'existe que pour être le réceptacle de ce Soi, pour entrer en dialogue avec lui, pour lui fournir un espace où il puisse imprimer sa marque ?

Ce qui signifie sans la moindre ambiguïté possible qu'il faut bien construire ce moi, mais qu'il ne faut en aucun cas s'arrêter à lui, et qu'il faut sans doute s'ouvrir à la découverte que nous sommes bâtis sur un Tout Autre – et si l'on veut parler en toute rigueur, qu'il nous faut un moi fort et solidement construit pour d'autant mieux apprendre que ce moi n'existe qu'en vue de la « révélation » du « non-moi » que nous sommes d'abord et avant tout.

Une lumière se levait là sur tant de textes que j'avais déjà fréquentés, et dont j'avais bien senti que quelque chose de fondamental m'y avait échappé – ne fût-ce que la fameuse phrase que l'on prêtait à Halladj (pour aller vite : « Je suis Dieu »), sans qu'on pût le taxer de folie, nombre de traités bouddhistes ou de la grande pensée indienne en ses extrêmes raffinements (et sans doute y a-t-il là beaucoup moins de contradictions que les Écoles instituées n'ont voulu nous le faire accroire), ou des passages entiers de Mechthilde de Magdebourg ou de Marguerite Porète dans la mystique chrétienne, si ce n'est

Notre temps (après il de son temps)
me 15 1/2 du temps (propre)

même des *Laudi* de Jacopone da Todi, ce franciscain du Moyen Âge qui avait écrit le chant sublime du *Stabat Mater*, et qui ne craignait pas de parler en toutes lettres, à côté de son moi, de ce « non-moi » qui était sa vérité la plus réelle – et devant lequel on devait s'incliner, par lequel on devait se laisser habiter, pourvu que ce soit en toute conscience.

C'est ainsi que je me rendis le mieux compte de la tradition religieuse et théologique dans laquelle s'inscrivait Jung, qui consonait tellement bien avec celle dont se réclamait Henry Corbin dans notre Occident, et qui, étant donné la confession protestante de naissance de Jung, encore que revue par Zwingli, et celle de « conversion » de Corbin, menait tout droit à ce qui avait préparé la venue de Luther dans l'Europe de la Renaissance, à savoir le texte de ce qu'il est d'usage d'appeler la *Théologie germanique* ou bien encore, très certainement, les réflexions ou les aphorismes de celui que l'on connaît comme l'« Anonyme de Francfort » – un lointain héritier de toute la tradition de la théologie négative.

En fait, nous sommes confrontés sur ce sujet à tout ce qu'il est convenu de désigner comme la « théosophie allemande », c'est-à-dire l'explication aux limites, et souvent proche de beaucoup d'idées de l'alchimie et, évidemment, dans cette parenté, de la Rose-Croix originelle (si tant est que la Rose-Croix n'ait pas été « simplement » le déguisement alchimique d'une certaine volonté de réforme de la Réforme), l'essai d'explication

de notre présence en ce monde sous l'éclairage d'un inaccessible transcendant qui, en passant par le comte de Zinzendorf au XVIII^e siècle, héritier du quiétisme et du souverain abandon de Mme Guyon en France, aboutit à la grande philosophie romantique d'outre-Rhin, en particulier à Friedrich Schelling et, pour ce qui est de la prise en compte et de l'essai de compréhension de ce qu'est une authentique expérience religieuse, à ce Schleiermacher dont Henry Corbin, dans sa postface à la *Réponse à Job*, relevait précisément combien Jung en était proche par l'esprit – à quoi Jung répondit que Schleiermacher était justement le *spiritus rector* (l'esprit recteur) de sa famille, en omettant par ailleurs de signaler que l'une de ses arrière-grand-tantes (je serais bien incapable de dire à quel degré au juste), mais justement la sœur de ce Carl Gustav Jung dont on se demandait s'il n'était pas un fils « illégitime » de Goethe (ce qui jette un éclairage très profond sur l'évidente filiation intellectuelle qui mène de Goethe jusqu'à Jung et sur la constante référence que ce dernier fait à nombre de poèmes du premier, et surtout à son second *Faust*... celui où il est question du Royaume des Mères, et dont tout l'horizon... est celui de l'alchimie !) – en omettant donc d'attirer l'attention sur ceci que cette « aïeule » avait été justement l'épouse de Schleiermacher.

Comme si tout se rebouclait à la fin, dans le dialogue avec les sciences dont j'avais appris l'importance de la bouche de Pierre Solié, dans celui avec un certain type de philosophie à laquelle m'avait initié la fréquentation

de Henry Corbin, puis la lecture assidue de ses textes une fois qu'il se fut éteint (et je ne puis m'empêcher de me rappeler sur ce point que, comme nous en trouvons l'indication dans *Ma Vie*, la biographie de Jung, celui-ci avait d'abord voulu faire des études de philosophie, et s'était adonné à la psychiatrie dans cet esprit, puisque, à cette époque-là, et dans la grande Université allemande, il allait encore de soi que toute psychologie ne pouvait se définir que dans l'horizon de la philosophie...), je commençai à suspecter que toute « théorie » psychologique devait être replacée dans le cadre métaphysique qui était le sien – ce cadre fût-il souvent implicite et présenté comme allant de soi tellement on s'interroge peu sur sa légitimité, et on se soucie tout aussi peu de le faire venir à jour : après tout, que peut-on vraiment comprendre de Freud si on « oublie » son rapport à un certain scientisme, dominant lors de ses années de formation, si l'on ne tient pas compte de sa lecture de Schopenhauer et de l'influence sur lui aussi bien de Spinoza que des encyclopédistes du Siècle des Lumières français ? Que peut-on comprendre de Lacan si l'on met entre parenthèses son lien vivant à saint Augustin, à Aristote et à un certain type de mystique chrétienne ?

Que peut-on comprendre enfin de Jung si l'on n'a pas lu Plotin, certains Pères de l'Église, et plus largement, des textes comme la *Chandogya Upanishad*, comme le *Tao Te King* ou comme les grands textes gnostiques – ou du moins ce qu'il nous en reste – de Basilide ou de Valentin ?

Et inutile, sur ce point, d'avoir recours à la ruse classique selon laquelle la psychanalyse expliquerait pourquoi nous préférons tel ou tel type de pensée – ce dont je ne doute guère d'autre part – à la condition de se souvenir, justement, de ce que toute psychanalyse, de quelque ordre qu'elle soit, doit répondre d'abord de ses sources métaphysiques, pour ne pas dire, très souvent, de son origine théologique.

Alors ?

Alors... le problème est sans doute insoluble, en tout point semblable à celui de l'œuf et de la poule : il n'y a pas d'œuf sans poule, mais il n'y a pas de poule sans œuf, et le mieux est encore, certainement, d'en avoir pris conscience et de savoir comme chacune des disciplines est en bout d'examen redevable à l'autre – et en dépend largement dans les choix qu'elle opère.

Et ce que je dois ultimement à Henry Corbin, ne serait-ce pas de m'avoir fait prendre ce problème en considération, de m'avoir fait saisir comme, au-delà de la pure pratique analytique et des techniques qui lui sont attachées, on ne peut entendre le moindre mot de Jung sans le replacer dans le cadre de pensée où il s'était inscrit de lui-même ?

Ainsi, par exemple, du statut de l'imagination.

On ne peut réellement penser l'imagination, bien autrement que sous le chef de l'imaginaire fictif auquel nous avons communément recours, si nous ne la concevons pas comme créatrice de son monde singulier

– mais créatrice parce qu'elle est d'abord réceptrice en l'âme humaine de ce qui lui survient à partir du « Néant du Réel », autrement dit, de la plus ténébreuse lumière du gouffre sans fond dont nous sommes issus ; si, de ce point de vue particulier, nous ne saisissons pas qu'elle est par nature un moyen de connaissance, non seulement au sens de « l'imagination transcendantale » de Kant, qui opère des synthèses *a priori*, mais surtout au sens de la *phantasia* de Proclus, qui invente et qui découvre dans le même mouvement l'essence cachée de toute chose, et particulièrement du domaine mathématique en tant qu'il est parallèle, pour ne pas dire qu'il est différemment identique à la puissance de l'âme – comme si l'invention et la découverte, la création et la réception étaient nécessairement exclusives l'une de l'autre, mais ne se tenaient au contraire étroitement dans ce monde intermédiaire où elles trouvent tout leur sens et leur authenticité !

Mais ainsi, aussi bien, de l'enracinement de Jung dans le christianisme occidental, ce qu'il n'a d'ailleurs jamais nié malgré tous ses efforts pour s'ouvrir à des cultures étrangères, ou disons, plus amplement : à des intuitions qui ne relevaient pas uniquement du tronc abrahamique et ouvertement monothéiste.

D'où son intérêt pour la mystique de la kabbale. On repère très bien dans sa correspondance le moment où, pour parler du malheur du monde, et sous l'influence évidente de Gershom Scholem, il complète sa phrase auparavant rituelle : « Océan (Okeanos) et Téthys sont

séparés » par l'expression selon laquelle Malkout et Tiferet ont été désunis – mais nous nous trouvons là encore dans cette histoire qui s'origine dans les terres de Palestine...

D'où sa reprise (le savait-il seulement, ou ne l'avait-il qu'intuitivement retrouvé ? Il est difficile de se prononcer sur ce point) de ce qu'avait déjà avancé quelqu'un comme Cyrille d'Alexandrie lorsqu'il parlait de l'anthropomorphose divine qui entraînait par retour la théomorphose humaine, et que Jung traduisait dans un langage en principe accessible à tous en déclarant que l'incarnation du Christ (Dieu se faisant homme) était le symétrique symbolique de ce à quoi nous étions tous peu ou prou appelés, à savoir que nous devons accéder à notre part divine (qui, en toute rigueur, ne pourrait jamais se confondre avec l'Inconnu du Plérôme : dans l'idée de Jung, exposée dès les *Sept sermons aux morts*, notre différenciation nécessaire d'avec notre source unique correspondait plus ou moins à l'affirmation traditionnelle du christianisme, toutes divergences ici dépassées, selon laquelle notre accession à la nature divine ne pourrait jamais se faire qu'à « son image et ressemblance », excluant de ce fait que, comme la goutte d'eau dans l'Océan, nous nous fondions, en perdant toute individualité, dans le non-conditionné qui nous a formés et dont nous sommes sortis un beau jour).

Oui, comme Henry Corbin m'a permis de repérer combien Jung était demeuré profondément chrétien – et comme la fréquentation de son œuvre m'a rendu sensible

à cette dimension fondamentale de celui dont je me réclamaï !

Était-ce pour rien, par exemple, qu'il avait consacré toute une étude au symbolisme de la transsubstantiation dans la messe, qu'il avait déployé avec *Aïon* une phénoménologie historique de « l'ère des poissons », ou que, dans sa *Réponse à Job*, il tentait de s'expliquer avec l'un des textes apparemment les plus scandaleux de l'Ancien Testament pour en pénétrer les raisons profondes et en faire surgir la figure de la Sophia, droit issue du chapitre VIII du Livre des Proverbes, reprise par la littérature de tendance gnostique, par de nombreuses branches de la mystique musulmane (pensons au *Jasmin des Fidèles d'amour* de Ruzbehan ou à *L'Interprète des désirs* d'Ibn 'Arabi), par le *Zohar du Cantique (des cantiques)* – et généralement par toutes les branches de la kabbale – avant de faire retour dans la théologie orthodoxe avec quelqu'un comme Grégoire Palamas, qui y voyait l'*energeia* de Dieu (autrement dit, la façon dont Dieu se laissait appréhender tout en préservant ce secret qu'avaient déjà décrit Grégoire de Nysse, Jean Chrysostome ou Denys l'Aréopagite), et surtout, à l'époque alors récente, avec ce qu'on a appelé la « philosophie religieuse russe » – et je pense bien sûr aux textes inspirés d'auteurs comme Soloviev, comme Boulgakov, comme Evdokimov ou comme le père Florensky ?

Était-ce pour rien que, au-delà de ses extases spontanées et largement panthéistes dans le sein de la

nature, il avait rêvé tout enfant du Dieu qui « chait » sur la cathédrale de Bâle, lui révélant du coup tout le danger qui lui était attaché (ce que Rudolf Otto nommera plus tard le *mysterium tremendum*, le mystère terrifiant, et qui fait trembler, de toute figure du sacré), et le forçant par-dessus tout à une différenciation éthique ?

Était-ce pour rien que, à de nombreuses reprises dans sa correspondance privée, même s'il se déclarait souvent « hérétique » du fait de ses expériences les plus intimes et de leur teneur si « personnelle », il se proclamait ouvertement chrétien ?

Était-ce pour rien que, pour en revenir à sa *Réponse à Job*, il la terminait sur la vision de la femme solaire de l'Apocalypse de Jean, et par l'évocation de la Jérusalem céleste ?

Était-ce pour rien que, dans le même esprit, lorsqu'il évoque – et sur presque trente ans ! – les figures que peut prendre, en se manifestant dans la psyché, ce qu'il nomme l'archétype de l'*anima*, et donc, dans sa conception, de la partie contra-sexuelle de l'homme, de sa dimension féminine essentielle, il en dresse un quaternion qui va, sur le plan « terrestre » (mais il est question là d'un « terrestre » déjà extraordinairement mythologique !), d'Ève, la Mère fautive du genre humain, à Hélène (l'Hélène du second *Faust*, mais aussi, sans aucun doute, l'Hélène de Simon le magicien, cette Hélène qui était l'incarnation de la Sophia déchue, qui passait à travers les temps de « corps en corps de femme », et qui avait fini comme prostituée dans un bouge du port de

Tyr) – et qui mène, sur le plan céleste, de l'image de Marie (la rédemptrice d'Ève, celle qui, selon le vieux jeu de mots médiéval, en retournait le destin par le début même de la salutation qui lui était attachée : « Ave » comme contraire évident d'« Eva »), jusqu'à l'idée de la Sophia, de cette *anima* de Dieu si l'on sait entendre ces termes, ou pour le dire autrement, de la partie féminine de l'« être » du Père au-delà de toute spécification (mais n'en est-ce pas déjà une que de l'appeler « le Père » ?), lorsque celui-ci se laisse appréhender dans des catégories qui nous sont familières, mais qui lui sont certainement parfaitement étrangères ?

Ève, Hélène, Marie, Sophia^{Fa:ma} : autant de visages du féminin tel que notre culture l'a toujours envisagé, et se l'est toujours représenté en le subsumant à des « personnages » qui avaient tous à voir avec la dimension divine que nous tenons pour centrale.

Ah oui ! comme Jung était chrétien, comme sa psychologie en était marquée « au fer rouge » – et comme j'étais redevable à Henry Corbin de me l'avoir fait saisir, sans l'avoir délibérément voulu, les premières fois que je l'avais rencontré, puis de toutes les réflexions qu'il avait éveillées en moi par le biais de ses diverses études !

Chapitre VII

(En guise de conclusion)

Et toujours avec Jung...

Ce que je présente ainsi synthétiquement, inutile de dire qu'il m'avait fallu beaucoup de temps pour arriver à le penser et à le faire venir au jour.

En avais-je fini avec Jung ?

Je faillis presque le croire... Mais la vie se charge vite de vous faire changer d'avis, et j'eus tôt fait de découvrir qu'il est de ces destins auxquels on ne peut échapper, ou plutôt des « destins », des couleurs de l'existence, des « notes » fondamentales avec lesquelles on n'en a jamais terminé de s'expliquer – et qui vous marquent au plus secret de votre expérience.

Ainsi, de la disparition, des années après que j'avais connu Corbin, de celle qui avait été la compagne de ma vie, et qui avait marqué l'une des raisons de ma mélancolie de jeune homme.

Si on ne l'a pas vécu soi-même, peut-on deviner ce que signifie ainsi la mort de l'être le plus cher au monde, de celui qui vous donnait votre sens et vous indiquait la direction des Cieux dont elle vous faisait pressentir comme vous en étiez par nature un habitant naturel ?

Il faut bien le préciser : dans ce face-à-face au trépas (et dans un tel cas, le trépas dans sa réalité la plus crue : il n'est certes pas symbolique – et ce va être le travail le

plus malaisé que d'en extraire justement tout ce vers quoi il guide symboliquement – à moins que ce ne soit, à la fois, « physiquement » et symboliquement ?), dans ce tête-à-tête immédiat avec la mort – et dans son visage le plus cruel : non pas votre mort, mais la mort de l'autre – , comment ne pas replonger dans la mélancolie en ce qu'elle a de plus noir et, selon toutes les apparences, de plus désespéré ?

Heureusement, Jung était là pour me tenir la main : son enseignement m'apprenait comment me guider dans cette véritable *nigredo* alchimique, il me rappelait sans cesse qu'il s'agissait d'une initiation où la lumière ne venait qu'après la traversée des ténèbres, où l'on ne pouvait renaître, de quelque manière que ce fût, si l'on ne s'était d'abord éteint à ce que l'on avait cru être auparavant.

Curieusement, ce fut pourtant ce contact au plus proche avec la pensée et l'œuvre de Jung qui me délivra de ce que je n'avais pas toujours repéré dans le passé comme étant de l'ordre de l'emprise (ou de l'empire de certaines *archaï* qu'il transportait avec lui – et qu'il transmettait malgré lui ?).

Au fond, sans en avoir une très claire conscience, je pense que je devenais un « jungien » selon son cœur : quelqu'un qui se réclamait ouvertement de lui, mais se donnait tout de même le droit de le juger et de l'évaluer à l'aune de ce qu'il avait eu à négocier dans sa vie.

Alors, par exemple, foin du christianisme ! Dont j'étais le premier à « confesser » (je me sers exprès de ce mot) que nous, Européens, nous devons l'assumer comme notre héritage, que beaucoup de ses théologiens m'aident infiniment à préciser ma pensée – et soyons encore plus clair : m'aident tout simplement à penser –, mais qui ne parle à rien de mon cœur, alors que j'entends tellement mieux ce que me murmurent tel ou tel vieux texte grec, telle upanishad de l'Inde, telle prière à Inanna surgie du plus lointain passé de Sumer, tel chant de la Mésopotamie ou telle aréologie d'Isis, du temps de la domination des Lagides sur le royaume des Deux Terres...

Et pour moi qui suis un croyant de la Déesse (mais il m'a bien fallu toutes ces épreuves pour me détacher, définitivement je l'espère, d'une figure plus ou moins masculine de Dieu – ou disons plutôt : de la Réalité Ultime – ce qui répond cent fois mieux à ce que je « crois » aujourd'hui), si je veux parler du féminin sacré et des images de l'*anima*, combien me semble-t-il plus adéquat de faire allusion à Tara, à la gopi, c'est-à-dire à la vachère Radha tout enflammée d'amour pour le Krishna joueur de flûte, à l'Aphrodite des Hellènes ou à Iseut l'Irlandaise !

Comme si la leçon la plus authentique de Jung (mais n'est-ce pas ainsi qu'il l'entendait ?) résidait en ceci que l'on devait se détacher de lui quant à l'« écume » des choses pour être d'autant plus fidèle à l'aventure même de la vie ; que l'on devait l'ouvrir à tous les vents de

l'Esprit (qui souffle où il veut, c'est bien connu !); et que, au plus profond « du fond du fond des choses », on ne saurait être son disciple qu'on ne se soit, selon ses capacités, affranchi de lui, et qu'on n'ait pris son envol pour... on ne sait quelle destinée, ou quelle vocation.

Table des matières

Avertissement.....	5
I. Première rencontre.....	7
II. Seconde rencontre.....	23
III. Et puis Jung, malgré tout.....	35
IV. De quelques lectures de Jung.....	47
V. Avec Jung et Pierre Solié.....	61
VI. Avec Jung et Henry Corbin.....	97
VII. (En guise de conclusion) Et toujours avec Jung... ..	115

Du même auteur...

Romans

- Les Fusils de l'IRA*, L'Herne, 1977.
Les Amants de Teruel, Albin Michel, 1978. Le Livre de poche, Hachette, 1994.
Le Retour du templier, Albin Michel, 1981.
Les Armes de la Mère, Imago, 1983.
Tristan et Iseut, Albin Michel, 1985. 2^e éd. Albin Michel « Espaces Libres », 1994, 3^e éd. Garnier-Flammarion, 2000.
La Légende d'Aragor, La Table Ronde, 1988.
Le Cœur en bandoulière, La Table Ronde, 1990.
Les Demoiselles de Rabastens, Critérim, 1991.
Les Guerriers de Finn, Artus, 1992, 2^e éd. Yoran Embanner, 2011.
La Putain des Dieux, Le Rocher, 1994.
La Princesse des nuages, Éveil et découvertes, 2009.

Essais

- Le Philtre et l'amour - La Légende de Tristan et Iseut*, José Corti, 1969.
Les Empereurs fous - Essai de mythanalyse historique, avec R. Auguet, Imago, 1981.
La Subversion de l'âme - Mythanalyse de l'histoire de Tristan et Iseut, Seghers, 1981.
La Science et l'âme du monde, Poiesis, 1983, 1984. Seveyrat, 1990. 4^e éd. Albin Michel, 1996.

- Moi, de Gaule - Du Héros au Vieux Roi*, avec P. Solié, Imago, 1984.
- André Malraux*, Balland, 1985.
- Figures de l'Eros*, avec P. Solié, Poiesis, 1986.
- De Gaule et la terre de France*, Plon, 1988, Omnibus, 2008.
- De Gaule, une certaine idée de la France*, Critérian, 1990.
- Arbres* (photographies F. Horvat), Imprimerie Nationale, 1994. 2^e éd. 1996.
- Louedin*, monographie, Bibliothèque des Arts, 1994.
- La Science et les figures de l'âme*, Le Rocher, 1996.
- L'Art d'aimer au Moyen Age*, avec D. Poirion, A. Strubel et M. Zink, Philippe Lebaud, 1997.
- Jung - L'expérience intérieure* (photographies F. Boboli), Le Rocher 1997.
- Angèle de Foligno*, Pygmalion, 1998. 2^e éd. Albin Michel « Spiritualités Vivantes », 2007.
- Histoire de la passion amoureuse*, avec J. Kelen, F. Marguier et C. Pont-Humbert, Philippe Lebaud, 2001, Oxus, 2005.
- Alexandre Dumas : Le château des Folies* (photographies F. Boboli), Christian Pirot, 2002.
- Petit dictionnaire de l'amour fou*, Entrelacs, 2005.
- Malraux, le chant du monde*, Bartillat, 2006.
- Éclats de la lumière (Fragments d'un passage accompli)*, Arma Artis, 2007 (et version définitive sans sous-titre, Éd. des Crépuscules, 2011).
- Jung revisité, tome 1 : La Réalité de l'âme*, Entrelacs, 2011.

Poésie

- Fragments de la Sophia*, Imago, 1981.
- Fragments d'un hymne*, Arfuyen, 1998.
- La Grande quête*, Arma Artis, 2003.
- Péninsule de la femme*, Arma Artis, 2005.
- Chants de la Déesse*, suivis de *Gloses, Arbres et Fantasies*, Le Nouvel Athanor, 2005.
- Dédicace à l'absente*, suivie de *Paris-Néon*, sous le titre général « Michel Cazenave », Le Nouvel Athanor, 2007.
- Primavera*, Arma Artis, 2007.
- Primavera viva*, Arma Artis, 2007.
- L'Avis poétique*, Arma Artis, 2008.
- Primavera nova*, Arma Artis, 2008.
- La Naissance de l'aurore*, Rafaël de Surtis, 2008.
- L'Œuvre d'or* suivie de *La Verdoyante*, Rafael de Surtis, 2008.
- Melancholia*, Rafael de Surtis, 2009.

Textes

- Lucia la sorcière*, théâtre, R. Desroches, 1970.
- L'Amour, la vie*, nouvelles, Imago, 1982. Arma Artis, 2004.
- La Flamme mouillée*, journal, Critérian, 1991.
- Les Cheveux*, poème en prose, Éditions Alternatives, 1998.
- La Chute Vertigineuse*, Arma Artis, 2001.
- Petits Chants du néant et de la plénitude de Dieu*, aphorismes, Arma Artis, 2002.
- La Bouche ou l'Antre des Nymphes*, suivi de *Les Cheveux ou les Secrets révélés*, poèmes en prose, Arma Artis, 2004.
- Glanes (Glanes 1 et Glanes 2)*, aphorismes, Arma Artis, 2005.
- S'abandonner, dit-elle*, théâtre, Arma Artis, 2005.

Histoires comme ça, textes courts, Arna Artis, 2006.
Méridiens de la nuit, aphorismes, Arna Artis, 2008.
Mines de rien, aphorismes, Éditions de l'Atlantique, 2008.

Anthologies

Anthologie de la poésie de langue française du XII^e au XX^e siècle, Hachette, 1994.
Louanges à la Vierge - Hymnes latines à Marie (IV^e au XVI^e siècle), Imprimerie Nationale, 1996.
C.G. Jung : La réalité de l'âme, Tome I : Dynamique de l'inconscient, Le Livre de Poche, Hachette, 1998. *Tome II : Manifestations de l'inconscient*, Le Livre de Poche, Hachette, 2007.
C.G. Jung : Le divin dans l'homme - Lettres sur les religions, Albin Michel, 1999.

Directions

Charles de Gaulle - avec O. Germain-Thomas, L'Herne, 1973 ; Fayard, 2000.
Science et conscience - Les deux lectures de l'univers, Stock, 1980.
André Malraux, L'Herne, 1982.
La Psychanalyse aujourd'hui, avec M. Montrelay, P. Fédida et P. Solié, Imago, 1983.
Carl Gustav Jung, L'Herne, 1984. Le Livre de poche, Hachette, 1990.
La Synchronicité, l'âme et la science, Poiesis, 1984.
Seveyrat, 1989, 3^e, 4^e et 5^e éd. Albin Michel, « Espaces Libres », 1995 à 2006.

Sciences et symboles : Les voies de la connaissance, Albin Michel, 1986.

Histoire et imaginaire, Poiesis, 1986.
Création et désordre - Recherches et pensée contemporaines, L'Origine/Accarias, 1987.
L'Homme, la science et la nature : regards transdisciplinaires, avec B. Nicolescu, Le Mail, 1994 ; 2^e éd. Le Rocher, 1998.
Encyclopédie des Symboles, Le Livre de poche-Pochothèque, Hachette, 1996. France-Loisirs, 1997.
Dictionnaire de l'ignorance - Aux frontières de la Science, Albin Michel, 1998. Hachette Littérature « Pluriel », 2000.

La Face féminine de Dieu, Noësis, 1998.
L'Homme dans ses univers, - avec J. Audouze, J.C. Carrière, M. Cassé, Albin Michel, 2000.
Le Féminin spirituel, Desclée de Brouwer, 2001.
Bible et religion, Desclée de Brouwer, 2002.
De la science à la philosophie - Y a-t-il une unité de la connaissance ? Albin Michel, 2005.
Unité du monde, unité de l'être ? Dervy, 2005.

Participations

La galaxie de l'imaginaire, Berg International, 1980.
L'Être cosmique, Flammarion, 1985.
Keltisches Bewusstsein, Dianus Trikont (Munich), 1985.
Approches du Réel, Le Mail, 1986.
Chaos et cosmos, Le Mail, 1986.
De Gaulle - Malraux, Plon, 1987.

Temps et hiéro-histoire, Berg International, 1988.
Psicologia analitica contemporanea, Bompiani (Milan), 1989.
Psychologies transpersonnelles, Trismégiste, 1990.
Tristan et Iseut, Philippe Lebaud, 1991. 2^e éd. 1996.
Les Aventuriers de l'esprit, La Manufacture, 1991.
De Gaulle et la culture (« De Gaulle en son siècle », Tome VII), Plon / Documentation française, 1993.
Méditer et agir, Albin Michel, 1993, 2^e éd. Le Relié, 2005.
Carl Gustav Jung, Bibliothèque Espace Expression, 1993.
Sciences et imaginaire, Albin Michel, 1994.
Les Sciences de la prévision, Le Seuil, Coll. Points-Sciences 1996.
L'Art d'aimer au Moyen Age, Philippe Lebaud, 1997.
Le Couple intérieur, Albin Michel, 1998.
Les Celtes, Tallandier, 1998.
Le Vide, univers du Tout et du Rien, Complexe (Bruxelles), 1998.
Au-delà 2001 - Odyssée de l'Esprit, Georg (Genève), 2001.
Enquête sur la réincarnation, Albin Michel, 2001
La Chute, Noésis, 2001.
Sciences et archétypes, Dervy, 2002.
L'Horizon poétique de la connaissance, L'Harmattan, 2003.
L'Esprit de Fès, Le Rocher, 2004.
Dérive autour de l'œuvre de Michel Maffesoli, L'Harmattan, 2004, 2^e éd., Éditions du CNRS, 2011.
Le Vocabulaire de Jung, Ellipses, 2005.
Mystique : la passion de l'Un, de l'Antiquité à nos jours, Éditions de l'Université Libre de Bruxelles, 2005.

Les chemins de l'espoir, Le Rocher, 2006.
Le Vocabulaire de la philosophie (C.G. Jung, Tome V), Ellipses, 2006.
Science and Orthodoxy : A necessary Dialogue, Curtea Veche (Bucarest), 2007.
Qu'est-ce que la poésie ?, Arfuyen, 2008.
Dictionnaire Jung (édition révisée et augmentée du *Vocabulaire*), Ellipses, 2008.
Moartea astazi, Curtea Veche (Bucarest), 2008.
Hypnose et pensée magique, Imago, 2008.
En français dans le texte, Bibliothèque Nationale de France, 2009.
Dictionnaire des faits religieux, Presses Universitaires de France, 2010.
À la confluence de deux cultures : Lupasco aujourd'hui, Oxus et Curtea Veche (Bucarest), 2010.
Les textes de Nag Hammadi, Académie des Inscriptions et Belles Lettres, 2010.
L'Athanor des poètes, Le Nouvel Athanor, 2011.
Dictionnaire des mystiques rhénans – d'Eckhart à Nicolas de Cuse, Le Cerf, 2011.

Achévé d'imprimer par
XL Print - 42010 Saint-Etienne
dépôt légal : septembre 2011
N° d'imprimeur : V007885/00

Imprimé en France

fnac 7 10934503

9-PSYCHOLOGIE
À LA RENCONTRE DE CARL GUSTAV
CAZENAVE M. (OXUS EDS)



9782848981536

5011/113/1132

14/01/2012

15,00 EUR